

MARCHER SUR LA TÊTE

«Je suis né dans un ordre détruit, un paysage détruit, un peuple détruit, une société détruite. Et je n'ai pas voulu restaurer un ordre ; j'avais vu assez de soi-disant ordre. J'ai été contraint de tout remettre en question, d'être «naïf», de repartir de zéro. Je n'ai ni la sensibilité ni la culture ni la philosophie des maniéristes italiens, mais je suis maniériste au sens où je déforme les choses. Je suis brutal, naïf et gothique».⁽¹⁾

Rien que pour méditer sur ces quelques lignes du peintre Georg Baselitz, il vaut la peine d'aller voir sa rétrospective au centre Pompidou.

Qu'est-ce qui me rend aussi catégorique ? Juste le fait qu'il s'agit d'une *rétrospective*, autrement dit d'une exposition donnant à voir les moments forts de soixante années de création. Et donnant par conséquent au regardeur quelque chance de dépasser les qu'en dira-t-on attendus sur Georg Baselitz... ah oui, ce peintre qui place ses personnages tête en bas !... pourquoi fait-il ça ?... d'ailleurs les peint-il tête en bas ? ou renverse-t-il ses toiles, après les avoir peintes à l'endroit comme tout le monde ?... il veut se faire remarquer, voilà tout !

D'abord quelques détails biographiques... merci Wikipédia... qui ne manquent pas d'intérêt :

- Baselitz est né en 1938 près de Dresde en pleine période nazie.

- En 1949, l'Allemagne se trouvera divisée en deux et Baselitz grandira sous la RDA (République Démocratique Allemande, dite aussi Allemagne de l'Est)

- Admis en 1957 à l'École des Beaux-Arts de Charlottenburg, à Berlin-Ouest, il fuira Berlin-Est en 1958 pour s'installer à l'Ouest.

- En 1961, il prend le pseudonyme de Georg *Baselitz*, par fidélité à sa ville natale, *Deutschbaselitz*, alors encore en RDA.

- En 1962, il se marie, il a un fils.

Oui, vous avez bien lu... à vingt ans Baselitz avait connu Dresde et ses bombardements... le culte nazi de la force et de la violence... l'étouffoir communiste de la RDA... la gloire des Beaux-Arts... l'explosion libertaire de Berlin-Ouest.

Il ne fut bien entendu pas seul à grandir au sein de ce chaos.

Mais quand d'autres «enfants de la guerre» réussirent à plus ou moins oublier les drames de leurs premières années, Georg Baselitz dit : *«Je ne me suis jamais débarrassé de ces souvenirs. C'est un fâcheux fardeau mais qui est aussi intéressant»*⁽¹⁾

Devenu peintre, il décidera de peindre ce qu'on appelle confusément «*le réel*».

Ce «réel» tel que le conçoit Baselitz se retrouve dans la seconde salle du Centre Pompidou sous forme des membres détachés, de chairs en morceaux. Un pied sur cette toile. Une main, sur une autre. Et, sur une autre encore, un garçonnet mal en point doté d'un long, très long sexe qui le devance tel une baïonnette ou le nez de Pinocchio. L'ensemble est peint dans un mélange de teintes, dominées par le rose carmin et le beige. Les contours sont mollaçons, incertains, mais très suffisants pour nous faire voir en gros plan, comme sur les peintures de Chaïm Soutine ou de Lucian Freud, la formidable vulnérabilité de notre chair.



«Les filles de Olmo II»

Baselitz est à la recherche d'«un type nouveau» quand il peint les «Héros». Une toile très grand format... un format généralement réservé à la peinture d'Histoire... occupe tout un mur du centre Pompidou. Elle nous montre «Les grands amis», deux jeunes gens aux formidables épaules carrées, mais l'air gauche, blessés, dépenaillés, comme égarés au milieu de décombres. Leurs mains se frôlent sans arriver à se saisir. D'autres personnages qui leur ressemblent... également costauds de carrure, et donnant, eux aussi, une impression d'émiettement, presque d'inconsistance... sont accrochés à d'autres murs de la même salle. Comme «Les grands amis», ils ont de toutes petites têtes, plutôt mignonnes, de quasi-frimousses, posées sur des corps épais, massifs et loqueteux. Marcheurs immobiles, souvent équipés de sacs à dos, on les retrouve sur d'autres toiles, pris dans une centrifugeuse, ou saisis dans une main... celle de Dieu peut-être?... comme cette main, contenant de dérisoires traits de peinture, qui figure dans la même salle et s'appelle «Main de Dieu» ?

Retour à la bio de Baselitz pour un détail de rien, juste une étrangeté : refusé à dix-sept ans, soit en 1955, à l'Académie des Beaux-Arts de Dresde, il se préparait à devenir garde-forestier quand, à dix-huit ans, il fut admis à une école d'art de Berlin-est.

Une question sans réponse maintenant : se souvenait-il avoir failli devenir forestier quand il a peint d'un vert assez laid des bûcherons aux corps sciés, tranchés, devenus rondelles, sans une goutte de sang ? À croire ces hommes et les arbres qu'ils abattent faits de la même matière.

Sur une toile de cette série, des corps humains tronçonnés, et empilés à plat, les uns sur les autres, comme des bûches, flottent à l'horizontale, semblables à des lambeaux de drapeaux. Le bleu du ciel est uniforme. Brutal. Mêlés à d'autres arbres et à des plantes, apparaissent aussi des arbres à l'envers... Tronc en l'air et feuillage en bas... Probablement vus dans l'eau, mais sans la joliesse habituelle des reflets.

À partir de ce moment, les personnages qui marchent sur leur tête vont se multiplier dans l'œuvre de Baselitz. Dans la rétrospective du Centre Pompidou, les premiers inversés sont de très identifiables travailleurs du régime socialiste. Ça finira par devenir un truc, une marque de fabrique au point de faire dire à Baselitz en 2006 : *«L'attractivité de ce modèle plastique (l'inversion) est chose réglée dans la mesure où il appartient désormais vraiment à mon art... Je recours (...) encore à l'inversion, mais je le fais avec une sorte de non-implication. Moi-même, cela ne m'excite pas. Je réalise en effet les tableaux par terre, à plat, et ce n'est qu'après coup que je les dresse. Une fois debout, je contrôle, comme on contrôle tout bonnement des tableaux pour voir s'ils sont bons ou non. Qu'ils soient à l'envers ou non, au fond, je ne le vois plus».*⁽¹⁾

Derniers regards, avant de partir, sur ces toiles énergiques et brutales... construites généralement à gros traits, et cependant secrètes...

et ces sculptures sur bois, travaillées à la serpe, à la hache, à la tronçonneuse, qui donnent naissance à des visages aussi déchirés que déchirants au bout de corps immensément pesants... car, j'avais oublié de l'écrire, Baselitz sculpte aussi.

Une fois dehors, je ressens encore l'émotion furieuse de ce peintre qui ne figole pas ses œuvres. Dont on peut même dire qu'il ne les achève pas, mais bataille féroce avec elles. Quinze jours plus tard, je suis retournée voir et interroger cette peinture qui, comme dirait Marcel Proust, n'est pas mon genre, mais me secoue. J'y ai été de nouveau touchée par des visages : Baselitz s'intéresse à l'évidence aux visages. Mais plus saisissant encore me semble le souffle de cette «création» hors norme... ce souffle imperceptible qui vient parfois à un peintre sans que lui-même sache d'où ça lui vient, et vers où ça l'entraîne... et pourtant il prend le risque de suivre ce souffle...



se laisse aller... on verra après. *«J'évolue dans un domaine où je ne progresse qu'à tâtons», dit Baselitz. «Je peins un tableau et après je constate: il est plein d'erreurs. Alors je le repeins (...) Une part importante de mon travail est une espèce d'ivresse incontrôlable».*⁽¹⁾

Béatrice NODÉ-LANGLOIS

(¹) Les citations de Georg Baselitz sont tirées du petit livre, «Georg Baselitz», collection «Paroles d'artiste», éditions FAGE.

ETROSPECTIVE BASELITZ
au Centre Pompidou. Centre Pompidou, Place Georges-Pompidou, 75004 Paris. Ouvert 11h-21h, nocturne jusqu'à 23 h le jeudi, fermé le mardi. Billet «Baselitz.

La rétrospective» + Musée et expositions : 14 €. Achat billet sur Internet recommandé. Exposition jusqu'au 7 mars 2022.